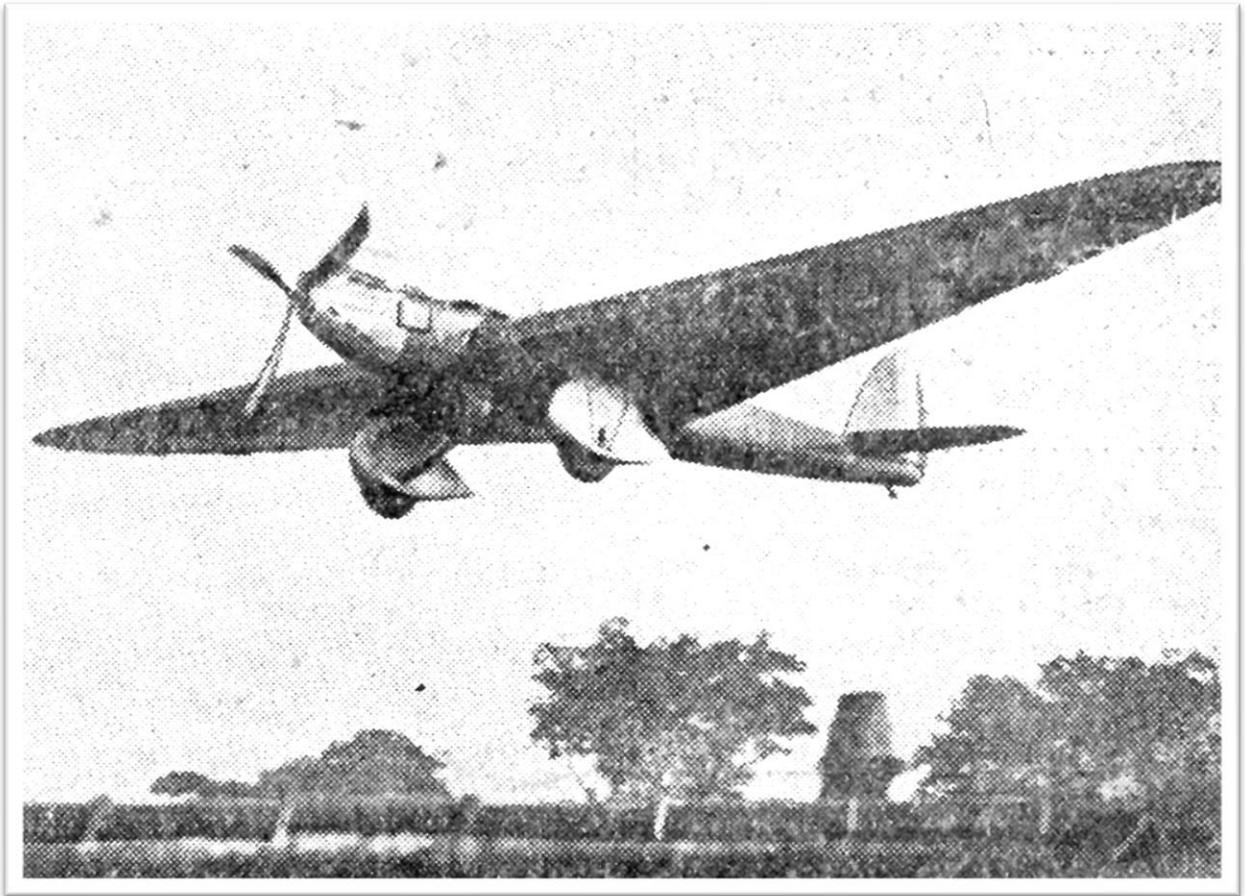


L' Oiseau Canari- n°II pilote par Assollant et Lefèvre vole vers l'Extrême-Orient

Bien que retardés par un vent contraire les aviateurs espèrent dépasser Akyab et battre le record de Rossi et Codos



Le « Canari-II » en plein vol.

« Paris-Soir » du 5 octobre 1933 : Oran, 4 Octobre. *(Par téléphone)*

C'est à 5h 45, ce matin, que s'est envolé vers l'Extrême-Orient, le célèbre équipage de l' « *Oiseau Canari n°II* ».

Les deux pilotes avaient tout d'abord décidé de prendre le départ hier soir à 17 heures, suivant l'horaire qu'ils s'étaient fixé depuis plusieurs semaines.

Le plein d'essence terminé, le Canari était sorti de son hangar et amené à l'est du terrain, près de la route nationale. L'hélice avait

même été mise en marche, quand, à 18 heure, arriva le contrordre : le vent qui soufflait du nord-est et qui d'après les dernières prévisions météorologiques devait changer de direction à la tombée de la nuit, se maintenait contraire et empêchait tout décollage dans le sens désiré.

Et Lefèvre, le navigateur annonçait qu'il remettait le départ au lendemain matin 4 heures. Et pendant qu'un piquet de tirailleurs venaient former les faisceaux autour de l'avion et le garder, les deux ou trois cents personnes qui se pressaient sur le champ d'aviation de La Senia se retirèrent à regret. Elles revinrent aussi nombreuses ce matin.

Très confiants ce matin, les deux aviateurs se sont assurés une dernière fois que tout était en prendre à bord, que les provisions (qui comportent, entre autres choses, des poulets froids, du café très fort, du Champagne, des bananes), l'équipement (qui comprend des casques coloniaux et deux chambres à air gonflées — ceintures de sauvetage en cas d'amerrissage fortuit) étaient au complet.

« Tout est pour le mieux ! » déclara Assollant. Et Lefèvre ponctua : « Nous avons pleine confiance ! »

« Au revoir ! Bonne chance » cria-t-on de la foule. Et dans un nuage de poussière l'avion se mit à rouler à toute allure vers l'est.

Le décollage fut magnifique. La piste, minutieusement préparée sur plus de 2.000 mètres, ne fut même pas empruntée sur les trois quarts de son parcours.

Le raid

Alger, 4 Octobre

Une patrouille de trois avions du premier groupe d'aviation, d'Afrique pilotés par le colonel Weiss, le sergent Porte et le sergent Pradier, a signalé, à 7h 40, le passage de l'avion Canari des aviateurs Assollant et Lefèvre, à 15 milles en mer, au large d'Alger, marchand à 190 km. à l'heure, à une altitude de 300 mètres.

Les avions militaires marchand plein gaz ont réussi à le suivre.

À 7h 45 le Canari se trouvait à cinq milles du cap Matifou-Ali.

Une coupure originale de ce journal fait partie des document conservés par la famille Assollant qui m'ont été communiqués en 2009

6 octobre 1933

Depuis 24 heures on est sans nouvelles des aviateurs Assollant et Lefèvre

« L'Oiseau-Canari n° 2 » ne possédant pas d'appareil de T.S.F. ce silence n'est pas inquiétant



Le colonel et Mme Assollant, parents de l'aviateur, examinent la maquette de l'« Oiseau-Canari », avec lequel leur fils traverse autrefois l'Atlantique.

On est actuellement sans nouvelles de l'Oiseau Canari n° 2, sur lequel Jean Assollant et René Lefèvre se sont envolés en direction de l'extrême-Orient. L'union a été signée, pour la dernière fois, hier, à 20 heures à l'aéroport de Cap Bonifacio (Sicile), où les aviateurs du centre de Berre cessèrent de s'occuper.

D'après le tableau de marche, l'Oiseau Canari devait se trouver, au début de l'après-midi, aux environs de Palmyre, après avoir parcouru 2.710 kilomètres.

On sait que les aviateurs ne peuvent signaler leur position, puisqu'ils n'ont pas emporté d'appareil de T. S. F., mais leur provision d'essence leur permet de voler pendant plus de 42 heures, soit jusqu'à demain soir, 21 heures.

« Je voudrais que ce fût son dernier raid », nous dit la mère d'Assollant. C'est aujourd'hui jour de marche dans le quartier de la Convention. Il

est plus de midi quand nous sommes au deuxième étage du n° 1 de la rue Marmoniel, où habitent les parents de Jean Assollant.

L'ancien commandant de l'artillerie de la 6^e division, celle que le général Mangin appelait sa farouche-normande, est sur le point de se mettre à table avec sa famille. Nous nous excusons d'arriver à pareille heure.

— Il n'y a jamais de dérangement quand il s'agit de nous apporter des nouvelles de notre fille.

Le colonel ne nous cache pas qu'il n'a guère dormi de la nuit.

— Il vient d'avoir 28 ans le 21 septembre. Mais c'est toujours notre benjamin.

Jean Assollant a un demi-frère plus âgé que lui de onze ans, capitaine d'artillerie coloniale qui mit aussi anxieusement que les parents de l'aviateur toutes les phases de grand raid.

(Lire la suite en cinquième page)

Le raid des aviateurs Assollant et Lefèvre

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

— Je voudrais que ce fût son dernier, nous dit Mme Assollant. Mais hélas, il ne nous échappera pas. C'est plus fort que lui. Vous devez savoir que lorsqu'on a goûté à ce sport, bien rares sont ceux qui l'abandonnent à tout jamais !

Et nous tendant la maquette de l'Oiseau Canari, sur lequel le glorieux équipage traversa l'Atlantique, il y a quatre ans, en compagnie de Lottit et d'un passager clandestin, le fameux Schreiber (toujours en vie contrairement à certaines informations) :

Ces oiseaux jaunes nous auront apporté bien de l'honneur et peut-être de la joie, mais aussi combien d'émotions.

« Tout enfant il rêvait déjà de faire comme son cousin, le capitaine Albert Auger, le chef des cigognes, l'ami de Guynemer, qui fut abattu sur le front français, exactement un mois avant le grand saut.

— Nous habitions alors Versailles, continuait le colonel et Mme Assollant et notre neveu venait passer ses permissions chez le général Bretonne, son grand-père. Vous pensez avec quelle admiration et quelle attention Jean écoutait les récits de son grand cousin et quelle joie était la sienne de connaître Guynemer. La mort de tous deux le plongea dans un véritable désespoir et nous ne vous cachons que nous avions espéré que la mort glorieuse de ces héros le détournerait à tout jamais de la carrière qu'il devait embrasser lui-même. A 17 ans, il fallait néanmoins devenir marin. Il suivit des cours de capitaine au long cours à l'école d'Hydrographie du Havre et fit deux voyages en Amérique du Sud. Mais nous habitions alors Orly, où Jean s'était vite lié à Mungesser qui lui apprit à piloter. Le jour de ses 18 ans il devait s'engager au 8^e régiment d'aviation du Bourget. Et là affecté au fameux groupe Pinaud il devait se rencontrer avec René Lefèvre. Vous savez la suite.

A ce moment une charmante petite fille vint nous montrer une médaille : « J'ai donné la même à tonton Jean, elle lui portera bonheur. »

Et comme nous nous retirions la petite Madeleine ajouta en riant : « Vous savez s'oublier pas les deux « 1 » de tonton Jean, sans ça il ne pourrait plus voler. »

Chez M^r Marcel-André Lefèvre M^r Marcel-André Lefèvre, hussard, 21, rue de Cléry, est un vieux ami chez qui

nous avons le plus grand plaisir de nous rendre.

Nous trouvons son personnel fort occupé à trier les réponses de notre plus récent concours, tandis que lui-même essaie de repérer le « point » sur une carte qu'il a déployée sur son bureau, suivant les derniers renseignements qu'on lui donne par téléphone.

— Ils sont actuellement à 240 kilomètres environ de leur point de départ, me dit-il.

Il était à ce moment 11 h. 15.

— Avez-vous reçu directement des nouvelles de l'Oiseau Canari ?

— Non ! car, contrairement à ce que je pensais tout d'abord, ils n'ont pas emporté leur appareil de T.S.F. Il est vrai que c'est autant d'essence en plus.

— Et de chance d'atteindre le but ?

— J'ai toute confiance en eux.

— Le retard sur l'horaire original, ou si vous préférez l'avance qu'ils ont prise sur l'heure H primitivement fixée, ne vous a-t-il pas surpris ?

— Non. Mon frère qui s'occupe spécialement de la « navigation » à bord de l'Yvion, avait prévu le cas d'une suite de vent et la nécessité de profiter quand même des conditions atmosphériques les plus favorables. Soyez donc sûrs qu'ils ont bien calculé leur chance dans cette affaire. Ils emportent vous le savez, près de 8.000 litres d'essence. Ils peuvent donc voler pendant au moins 66 heures. Même si le vent ne leur était que moyennement favorable ils auront certainement dépassé Akyab dès la 57^e heure de vol. A ce moment le record du monde de distance sera leur propriété ; et si le vent les pousse encore, étant donné la charge qu'ils emportent au départ, le saut, presque certain qu'ils pourront encore prolonger leur vol pendant toute la nuit.

— Mais alors ils pourront atteindre Saigon ?

M^r Lefèvre n'a pas le temps de répondre à cette dernière question que nous lui posons sur le palier où nous nous apprêtons à prendre congé de lui. Un télégraphiste apparaît :

— Tenez, nous dit le frère du vaillant aviateur, voici des nouvelles de Lottit qui me télégraphie de Biarritz :

« Me joins à vous ne pouvant être avec eux dans mes vœux de succès. Amélie. — Lottit — G. de Gasquet.

Depuis 24 heures on est sans nouvelles des aviateurs Assollant et Lefèvre

« L'Oiseau-Canari n°11 » ne possédant pas d'appareil de T.S.F. ce silence n'est pas inquiétant



Le colonel et Mme Assollant, parente de l'aviateur, examinent la maquette de l' « Oiseau-Canari » avec lequel leur fils traversa autrefois l'Atlantique.

On est actuellement sans nouvelles de l'Oise au Canari n° 2, sur lequel Jean Assollant et René Lefèvre se sont envolés en direction de l'Extrême-Orient. L'avion a été signalé pour la dernière fois, hier, à 20 milles à l'ouest du, « Cap Scaulsa (Sicile) » où les hydravions du centre de Berre cessèrent de l'escorter. D'après le tableau de marche, l'Oiseau Canari devait se trouver, au début de l'après-midi, aux environs de Palmyre, après avoir parcouru 3.710 kilomètres.

On sait que les aviateurs ne peuvent signaler leur position, puisqu'ils n'ont pas emporté d'appareil de T.S.F., mais leur provision d'essence leur permet de voler pendant plus de 62 heures, soit jusqu'à demain soir, 21 heures.

« Je voudrais que ce fût son dernier raid », nous dit la mère d'Assollant

C'est aujourd'hui jour de marché dans le quartier de la Convention. Il est plus de midi quand nous sonnons au deuxième étage du n°1 de la rue Marmontel, où habitent les parents de Jean Assollant.

L'ancien commandant de l'artillerie de la 6^{ème} division, celle que le général Mangin appelait sa farouche normande, est sur le point de se mettre à table avec sa famille. Nous nous excusons d'arriver à pareille heure.

— Il n'y a jamais de dérangement quand il s'agit de nous apporter des nouvelles de notre fils.

Le colonel ne nous cache pas qu'il n'a guère dormi de la nuit.

— Il vient d'avoir 28 ans le 27 septembre. Mais c'est toujours notre benjamin.

Jean Assollant a un demi-frère plus âgé que lui de onze ans, capitaine d'artillerie coloniale qui suit aussi anxieusement que les parents de l'aviateur toutes les phases du grand raid.

— Je voudrais que ce fût son dernier, nous dit Mme Assollant. Mais hélas, il ne nous écouterait pas. C'est plus fort que lui. Vous devez savoir que lorsqu'on a goûté à ce sport, bien rares sont ceux qui l'abandonnent à tout jamais !

Et nous tendant la maquette de l'Oiseau Canari I sur lequel le glorieux équipage traversa l'Atlantique, il y a quatre ans, en compagnie de Lotti et d'un passager clandestin, le fameux Schreiber (toujours en vie contrairement à certaines informations) :

— Ces oiseaux jaunes nous auront apporté bien de l'honneur et peut-être de la joie, mais aussi combien d'émotions.

« Tout enfant il rêvait déjà de faire comme son cousin, le capitaine Albert Auger, le chef des cigognes, l'ami de Guynemer, qui fut abattu sur le front français, exactement un mois avant le grand as. »

» Nous habitons alors Versailles, continuent le colonel et Mme Assollant et notre neveu venait passer ses permissions chez le général Bremens, son grand-père. Vous pensez avec quelle admiration et quelle attention Jean écoutait les récits de son grand cousin et quelle joie était la sienne de connaître Guynemer. La mort de tous deux le plongea dans un véritable désespoir et nous ne vous cachons que nous avions espéré que la mort glorieuse de ces héros le détournerait à tout jamais de la carrière qu'il devait embrasser lui-même. À 17 ans, il faillit néanmoins devenir marin. Il suivit des cours de capitaine au long cours à l'école d'hydrographie du Havre et fit deux voyages en Amérique du Sud. Mais nous habitons alors Orly où Jean s'était vite lié à Nungesser qui lui apprit à piloter. Le jour de ses 18 ans il devait s'engager au 34^{ème} régiment d'aviation du Bourget. Et là, affecté au fameux groupe Pinsard, il devait se rencontrer avec René Lefèvre. Vous savez la suite.

A ce moment une charmante petite fille vient nous montrer une médaille : « J'ai donné la même à tonton Jean, elle lui portera bonheur. »

Et comme nous nous retirons la petite Mado ajoute en riant :
« Vous savez n'oubliez pas les deux « ! » de tonton Jean, sans ça il ne pourrait plus voler »

Chez Me Marcel-André Lefèvre

Me Marcel-André Lefèvre, huissier, 31, rue de Cléry, est un vieil ami chez qui nous avons le plus grand plaisir de nous rendre.

Nous trouvons son personnel fort occupé à trier les réponses de notre plus récent concours, tandis que lui-même essaie de repérer le « point » sur une carte qu'il a déployée sur son bureau, suivant les derniers renseignements qu'on lui donne par téléphone.

— Ils sont actuellement à 540 kilomètres environ de leur point de départ, me dit-il.

Il était à ce moment 11h 15.

— Avez-vous reçu directement des nouvelles de l'Oiseau Canari ?

— Non ! car, contrairement à ce que je pensais tout d'abord, ils n'ont pas emporté leur appareil de T.S.F. Il est vrai que c'est autant d'essence en plus.

— Et de chance d'atteindre le but !

— J'ai toute confiance en eux.

— Le retard sur l'horaire original, ou si vous préférez l'avance qu'ils ont prise sur l'heure H primitivement fixée, ne vous a-t-il pas surpris ?

— Non. Mon frère qui s'occupe spécialement de la « navigation » à bord de l'avion, avait prévu le cas d'une saute de vent et la nécessité de profiter quand même des conditions atmosphériques les plus favorables. Soyez donc sûrs qu'ils ont bien calculé leur chance dans cette affaire. Ils emportent vous le savez, près de 8.000 litres d'essence.

Ils peuvent donc voler pendant au moins 66 heures. Même si le vent ne leur était que moyennement favorable ils auront certainement dépassé Akyab dès la 57^{ème} heure de vol. À ce moment le record du monde de distance sera leur propriété ; et si le vent les pousse encore, étant donné la charge qu'ils emportaient au départ, je suis presque certain qu'ils pourront encore prolonger leur vol pendant toute la nuit.

— Mais alors ils pourront atteindre Saïgon ?

Me Lefèvre n'a pas le temps de répondre à cette dernière question que nous lui posons sur le palier où nous nous apprêtons à prendre congé de lui.

Un télégraphiste apparaît :

— Tenez, nous dit le frère du vaillant aviateur, voici des nouvelles de Lotti qui me télégraphie de Biarritz :

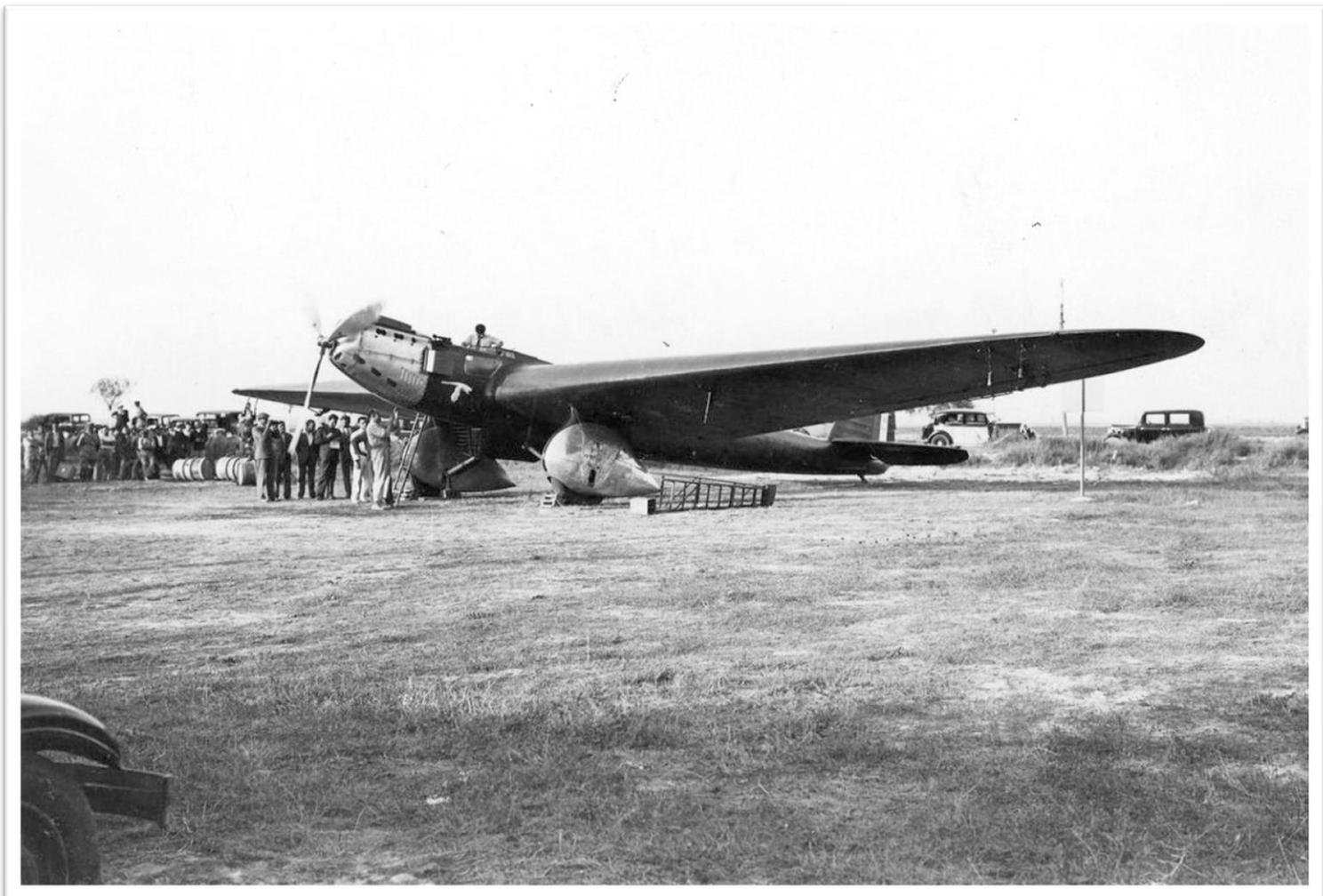
« Me joins à vous ne pouvant être avec eux dans mes vœux de succès.

Amitiés. — Loti. »

G. de Baeker.

7 octobre 1933

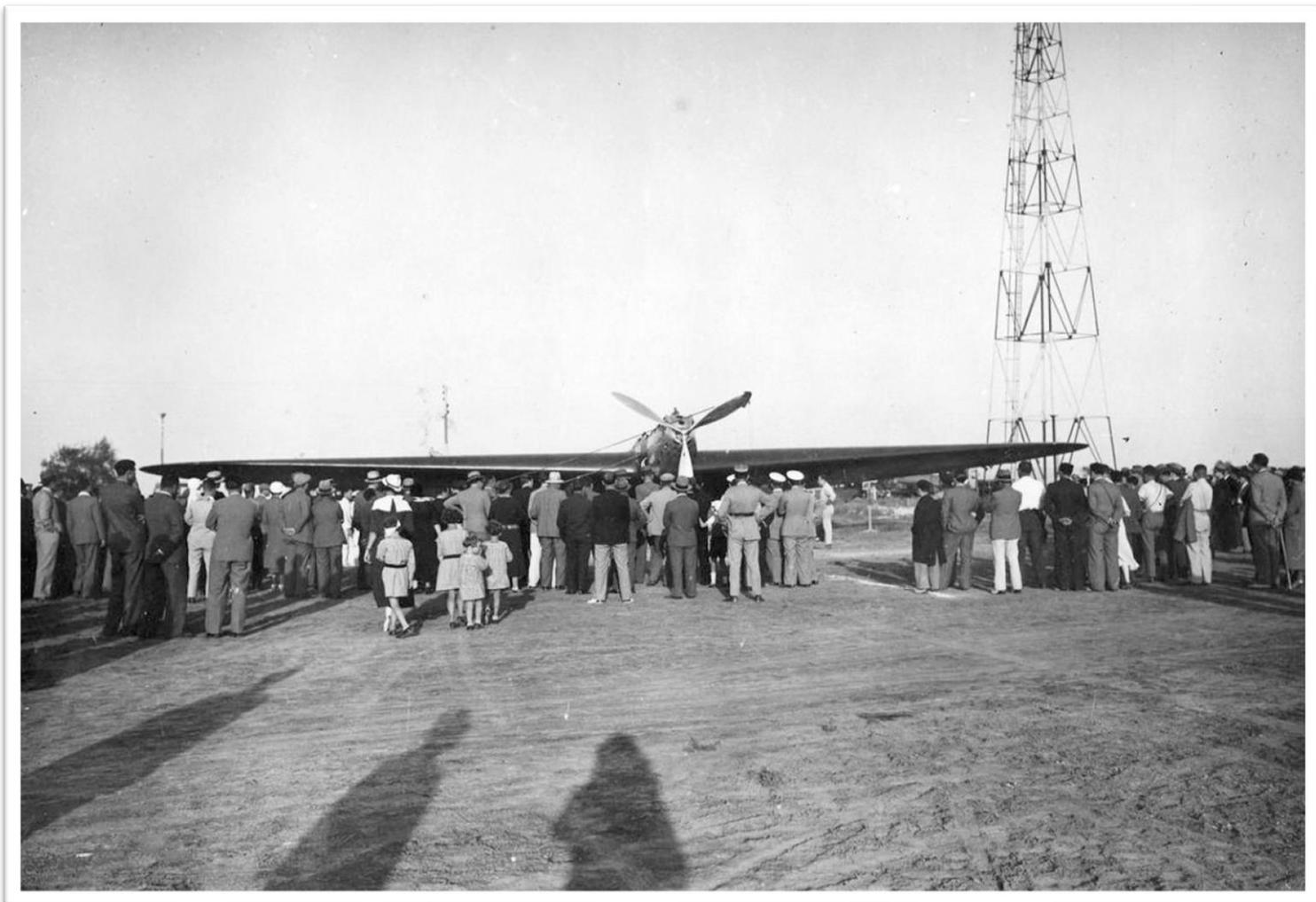




LE RAID D'ASSOLANT & LEFEVRE .-

On embarque les provisions avant le
départ de l'Oiseau "Canari II" sur l'aé-
rodrome de la Seine à ORAN.-

AGENCE TRAMPUS PARIS.10.10.33.-



LE RAID D'ASSOLANT ET LEFEVRE .-

L'Oiseau "Canari II" est prêt à partir,
pour le record de distance en ligne droite.
Notre photo montre la foule ~~xxxxxxxxxx~~
attendant patiemment le départ de l'avion
sur le terrain d'aviation de la Seine
à ORAN.-

AGENCE TRAMPUS PARIS.10.10.33.-



LE RAID D' ASSOLLANT ET LEFEVRE.-

L'hélice de l'Oiseau "Canari II" est mise en route, afin de procéder à un dernier essai avant le départ des aviateurs.

AGENCE TRAMPUS PARIS. 10.10.33.-

Merci à Michel BOQUET pour l'information concernant ces trois photographies

Annexe à la page : [Jean ASSOLLANT, pilote de l'Oiseau Canari](#)

Faisant partie du : [Site personnel de François-Xavier Bibert](#)